

Soulignons, en dernière remarque, combien ce livre brouille à dessein les classifications académiques. En particulier, et en dépit de la qualité de l'enquête, ce serait se méprendre que de le lire seulement comme une contribution intellectuelle à l'histoire de la mystique ou à celle des femmes. L'auteur qui s'exprime dans ces pages est un « je » qui ne cache pas l'immense admiration que lui inspirent ces femmes, à la fois comme chrétien, comme homme et comme clerc. Mais, simultanément, il laisse entendre à son lecteur que ces vies ne devraient pas être considérées de loin seulement, vénérées à distance comme on le fait trop souvent des saints, réservant à ceux-ci une fidélité dont on pourrait s'exonérer. Ce qui peut être tenu ici pour radicalité mystique est, en fait et simplement, une dimension de toute vie chrétienne, dès l'instant où celle-ci se reconnaît appelée à la *sequela Christi*, dans une forme de vocation ou une autre.

■ Anne-Marie Pelletier

Le désir de Dieu pour l'homme

Jean-Baptiste Lecuit, *Le désir de Dieu pour l'homme. Une réponse au problème de l'indifférence*, Cerf, « Cogitatio Fidei », n° 303, 2017, 370 pages, 32 €.

■ Malgré son titre, l'ouvrage de Jean-Baptiste Lecuit offre bien une analyse patiente et très informée des deux versants de la relation de désir entre l'Homme et Dieu. Son ouvrage commence par une étude philosophique du désir et de son rapport avec le besoin et la volonté, sa transformation possible en amour et la question du salut. Le discours devient alors biblique et théologique avec la présentation de diverses figures de la tradition qui se sont penchées sur la thématique du désir de Dieu chez l'Homme. Un chapitre reprend à la base la fameuse question du « désir naturel de voir Dieu », objet de la plus grande controverse théologique du XX^e siècle et à laquelle le nom du père Henri de Lubac est définitivement attaché. L'auteur prend une sensible distance avec l'affirmation d'une orientation naturelle et « ontologique » de l'Homme vers Dieu, soutenue par le théologien jésuite, ainsi qu'avec son interprétation de saint Thomas d'Aquin, sans pour autant retomber dans la thèse de la « nature pure ».

La seconde partie traite alors du désir que Dieu a de l'Homme, le thème original et nouveau de l'ouvrage. La théologie a été longtemps très influencée par les opinions d'Augustin et de Thomas d'Aquin, pour lesquels Dieu ne peut éprouver aucun désir, ce qui supposerait en lui un manque incompatible avec la perfection de son être. Cette affirmation contredit bien des expressions spontanées de l'Écriture et a laissé progressivement place à la thèse tout à fait contraire du désir intense de Dieu pour l'Homme, en raison même de son amour, désir voulu et choisi et non désir par besoin, qui ne suppose aucun manque en Dieu lui-

même, puisqu'il est un désir plein d'espérance pour le bien de l'homme. Après Charles Péguy, François Varillon et Hans Urs von Balthasar, on a vu récemment le pape Benoît XVI se prononcer fermement en ce sens, affirmant même que l'*agapè* divine comporte une part d'*eros*. La question pour l'auteur est donc double : ce désir est-il une nouveauté ou a-t-il été affirmé par l'Église ancienne ? Comment peut-on en rendre compte aujourd'hui ? Lecuit nous propose ici une enquête très complète, facilitée par les moyens numériques.

Outre Tertullien, Grégoire de Nazianze nous dit, au IV^e siècle, que « Dieu a soif que l'on ait soif de lui ». Le Pseudo-Denys parle déjà d'« *eros* divin » et, pour lui, Dieu est lui-même un « amoureux désir ». Lactance, Ambroise de Milan, Jean Chrysostome et bien d'autres partagent la même idée. Au Moyen Âge, on rencontre Catherine de Sienne, les auteurs cisterciens et rhéno-flamands (Maître Eckhart et Jean Tauler) et, au XVI^e, les auteurs carmélitains. La thèse connaît un nouvel essor au XVII^e avec François de Sales, attribuant à Dieu un « vrai désir », et des théologiens jésuites, Leonardus Lessius et Francisco Suárez, attentifs à ce que l'enjeu de la liberté humaine soit toujours respecté. La question voisine avec celles de la prédestination et de la querelle « *de auxiliis* ». Dans les Temps modernes, les pasteurs et les missionnaires développent abondamment le thème, comme Laurent de Brindes, Louis-Marie Grignon de Montfort, le moraliste Alphonse de Liguori et Frederick William Faber, en soulignant son importance pour la vie spirituelle. Thérèse de Lisieux et Élisabeth de la Trinité précisent que ce désir, en Jésus, n'est pas seulement humain mais proprement divin. L'auteur termine par une réflexion plus théorique montrant que ce désir, même si l'homme peut toujours lui résister, est le signe de la perfection divine absolue. Sa reconnaissance dans la vie spirituelle est pour nous un puissant motif de foi, de désir et d'amour.

■ Bernard Sesboué

L'apologie du catholicisme : un genre nouveau

Jean-Luc Marion, *Brève apologie pour un moment catholique*, Grasset, 2017, 128 pages, 15 €.

■ Jean-Luc Marion réhabilite l'apologie, genre à la fois courageux et décevant. Courageux parce qu'il s'agit de refuser les formules consacrées : non, il n'y a pas de valeurs chrétiennes ; non, il n'y a pas de pouvoir temporel ni même spirituel du catholicisme... Décevant car l'apologie relève d'une pétition de principe, en répondant par ce qu'il faut démontrer.

L'apologie de l'auteur est celle du paradoxe, qu'il manie comme personne. Si cette méthode permet de déjouer les consensus, elle a aussi